

Gaëlle Chantrain & Jean Winand (eds.)

Time and Space at Issue in Ancient Egypt

Lingua Aegyptia  
Studia Monographica

Herausgegeben von  
Frank Kammerzell, Gerald Moers und Kai Widmaier

Band 19

Institut für Archäologie  
Humboldt Universität  
Berlin

Widmaier Verlag  
Hamburg

Institut für Ägyptologie  
Universität Wien  
Wien

Time and Space  
at Issue in Ancient Egypt

edited by  
Gaëlle Chantrain & Jean Winand

Widmaier Verlag · Hamburg  
2018

Titelaufnahme:  
Gäelle Chantrain & Jean Winand (eds.)  
Time and Space at Issue in Ancient Egypt  
Hamburg: Widmaier Verlag, 2018  
(Lingua Aegyptia – Studia Monographica; Bd. 19)  
ISSN 0946-8641  
ISBN 978-3-943955-19-4

© Widmaier Verlag, Kai Widmaier, Hamburg 2018  
Das Werk, einschließlich aller seiner Teile, ist urheberrechtlich geschützt.  
Jede Verwertung außerhalb der engen Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist ohne Zustimmung  
des Verlages unzulässig und strafbar. Das gilt insbesondere für Vervielfältigungen, Übersetzungen,  
Mikroverfilmungen und die Einspeicherung und Verarbeitung in elektronischen Systemen.  
Gedruckt auf säurefreiem, archivierfähigem Papier.  
Druck und Verarbeitung: Hubert & Co., Göttingen  
Printed in Germany

[www.widmaier-verlag.de](http://www.widmaier-verlag.de)

# CONTENTS

Preface .....	vii–viii
---------------	----------

## INTRODUCTION

Gaëlle Chantrain & Jean Winand Temps et espace en Égypte ancienne : une introduction .....	1–27
Jean-Marie Klinkenberg Avant la langue : Le temps et l’espace comme construction sémiotique....	29–46

## CONTRIBUTIONS

Christian Langer The Concept of ‘Frontier’ in New Kingdom Egypt. A Comparative Approach to the Spatiality of Ideology .....	47–69
Nikolaos Lazaridis Action and Private Space in Ancient Egyptian Narrative .....	71–80
Alicia Maravelia Of Eternity, Everlastingness and Stars: Notions of Time, Space, Duration and the Firmament in the Pyramid and Coffin Texts .....	81–110
Maya Müller Techniques for the Simultaneous Increase and Reduction of Time and Space in Egyptian Art .....	111–132
Jean-Pierre Pätznick <i>ḥw.t ḥnt(j) sḫr wr</i> : La Demeure de –Celui qui préside à l’offrande / au sacrifice du vénérable–. L’enceinte funéraire de la vallée à Abydos ou l’intemporalité de l’espace sacré dans le rituel funéraire royal thinite .....	133–149
Martin Pehal Culturally Reflexive Aspects of Time and Space in New Kingdom Mythological Narratives.....	151–182

## Daniel M. Potter

Deictic Motion Verbs and Divine Interaction.

Placing the Individual and the Divine in Time and Space ..... 183–207

## Daniel A. Werning

The Representation of Space, Time, and Event Sequence

in an Ancient Egyptian Netherworld Comic ..... 209–242

## Avant la langue : Le temps et l'espace comme construction sémiotique

Jean-Marie Klinkenberg<sup>1</sup>

### Abstract

L'objet du colloque dans les actes duquel paraît ce texte est la donnée du temps et l'espace telle qu'elle est signifiée — ou pour le dire mieux : traitée — par une langue, en l'occurrence l'égyptien ancien. Mon propos sera on ne peut plus décalé par rapport aux objectifs de cette rencontre. En effet, je voudrais explorer ici les phénomènes du temps et l'espace avant que les langages ne s'en emparent. Le temps et l'espace non pas comme phénomènes physiques, mais comme phénomènes sémiotiques.

Entre l'espace (et le temps) comme données physiques et l'espace (et le temps) tels qu'ils sont traités par les langues, il y a en effet une autre chose : le sens que le sujet donne à l'expérience spatiale, à l'expérience du temps. Ce sens est certes modelé par la langue au sens strict, comme le veut toute la tradition sur laquelle on a déposé un peu vite le label Sapir-Whorf ; et modelé, il l'est en l'occurrence grâce à des ressources qui sont propres au langage en général (comme la séquentialité de celui-ci), ressources que les langues particulières modulent de diverses manières, grâce à des outils spécifiques (comme les prépositions spatiales ou temporelles, certains affixes ou certaines flexions spécialisées, les temps verbaux et les aspects). Mais le sens donné à l'expérience spatio-temporelle est aussi modelé par notre capacité à informer les données du monde, et cela indépendamment de nos langages au sens strict, et donc antérieurement au travail de ceux-ci.

Pour être plus précis, je dirais qu'entre le temps et l'espace comme phénomènes physiques et le temps et l'espace des langues, il y a non pas *un* intermédiaire, mais *des* intermédiaires, ordonnés le long d'un continuum où opèrent une série de transductions. Pour schématiser ceci, qui vertèbrera mon exposé, je distinguerai : (1) le temps et l'espace

---

1 Université de Liège (jmklinkenberg[at]ulg.ac.be). Member of the Royal Academy of Belgium.

L'essentiel de la teneur des propos tenus ici provient d'un travail collectif dû au Groupe  $\mu$ , équipe interdisciplinaire qui, depuis les années 70 explore les avenues du sens. À mon nom comme signataire du présent article doit donc être associé celui de Francis Édeline, l'autre membre du collectif. On pourra prendre connaissance du dernier état de ce travail dans Groupe  $\mu$ , 2015. Édeline (2013a) s'est récemment penché sur des questions précises relatives à l'espace vécu qui ne sont pas sans portée dans la problématique ici débattue. Enfin, le lecteur doit savoir que le présent texte applique les rectifications de l'orthographe de 1990, recommandées par toutes les instances francophones compétentes, en ce compris l'Académie française.

comme phénomènes physiques, (2) l'espace et le temps perceptifs, produits de la rencontre entre nos canaux sensoriels et le donné naturel ; (3) l'espace et le temps sémiotisés, dotés de sens et partageables au sein du corps social notamment par le truchement de la langue<sup>2</sup> ; et donc enfin (4) cet espace et ce temps dit par la langue, par une langue particulière.

Espace/temps langagiers



Espace/temps sémiotisés



Espace/temps perceptifs



Espace/temps physiques

Dans ce qui suit, je ne répéterai pas chaque fois les mots « temps et espace » (comme je l'ai fait jusqu'en ce point), mais me contenterai du seul mot : « espace ». Cette restriction n'est pas due au seul souci d'alléger ce texte ; nous allons en effet voir que les deux objets sont étroitement liés et que l'on peut fournir du concept d'espace une définition généralisée qui englobe le phénomène du temps.

Partons du monde physique. Nous n'avons aucun accès direct à celui-ci, et nous ne pouvons formuler à son sujet — et donc au sujet de l'espace physique (1) — que des hypothèses : ce que nous pouvons en connaître ne vient à nous qu'indirectement, grâce à nos sensorialités. Mais celles-ci ne nous donnent aucune garantie sur la fidélité de l'accès qu'elles nous donnent au réel.

Les résultats de l'interaction entre les stimuli attribuables au monde physique et les sensorialités procédant à cette attribution sont nombreux (il en est de thermiques ou encore de chromatiques). C'est parmi eux qu'on rangera l'espace perceptif (2), qui n'est pas un phénomène simple, puisqu'il est le produit de plusieurs sensorialités : la vue, le toucher, le sens haptique, la proprioception, l'odorat même.

L'espace sémiotisé (3) et l'espace perceptif (2) ne sont pas superposables. Autrement dit, si le premier dérive du second, il a ses caractères propres, liés à la culture. Une des caractéristiques de l'espace perceptif sémiotisé est la distinction du fond et de la figure (voir ci-après, § 1.2., c). Or des expériences ont démontré que la gestion de cette distinction était culturellement stratifiée : les asiatiques sont plus sensibles au fond qu'à la figure,

---

2 À propos de l'espace, Édeline (2013a) distingue encore dans cette catégorie l'espace mental, que le sujet éprouve et qui font partie de sa sphère privée et l'espace conceptuel, produit de l'activité mentale, cette fois partageable au sein du corps social notamment par le truchement de la langue.



contrairement aux occidentaux (Chua *et al.*, 2005). Il en va de même pour la gestion des distances, les espaces que les psychologues désignent comme espace personnel et espace d'action varient en fonction des cultures, de l'apprentissage et des tâches à exécuter. On peut donc parler d'espace culturalisé.

## 1 Genèse du sens, genèse du temps et de l'espace

### 1.1 Pourquoi y a-t-il du sens plutôt que rien ?

En traitant de la première transduction — le produit de la rencontre entre nos canaux sensoriels et le donné naturel —, nous abordons en fait un problème qui l'est très peu souvent par les sciences du sens (et j'entends par là les sémantiques linguistiques autant que les sémiotiques, qui les encadrent) : le problème de la genèse du sens. Pour paraphraser la formule célèbre de Leibniz, nos disciplines ne se sont guère demandé « Pourquoi y a-t-il du sens plutôt que rien ? », laissant ce problème à la philosophie. En effet, les sciences du sens se fondent toutes, implicitement ou non, sur l'axiome de la conventionalité : elles postulent un accord préalable à tout échange et l'existence d'un système extérieur aux consciences individuelles, système qui s'imposerait à elles de manière impérative. C'est d'ailleurs cet axiome que Ferdinand de Saussure exploite avec le concept de « langue ».

Mais la théorie de la conventionalité laisse dans l'ombre ce qui git en deçà de la convention, ignorant délibérément une interface capitale : comment le sens émerge-t-il de l'expérience ? Problème hautement irritant, car il pose la question du lien à établir entre un sens qui semble ne pas avoir de fondement physique et les stimulations physiques provenant du monde extérieur, stimulations qui, comme telles, ne semblent pas avoir de sens.

La thèse que nous défendons — le nous n'étant pas ici majestatif, mais se référant au Groupe  $\mu$  — rompt avec l'axiome de la conventionalité. Elle est que sémiotique et cognition sont étroitement liées, et plus particulièrement que la structure sémiotique élémentaire reflète exactement notre activité de perception des données du monde. Ce que je résumerai dans cette formule à saveur de calembour : le sens procède DES sens. Le processus est nécessairement interactif : il peut en effet être décrit comme le traitement de ces stimuli par l'organisme — par le corps — à travers un enchaînement de modules. Et on va voir que le temps et l'espace jouent un rôle important dans le processus. Ce processus sémiogénétique peut être désigné du nom *d'anasémiose*, premier temps de la sémiose. Car l'anasémiose est nécessairement suivie d'un temps *catasémiotique* : l'action exercée sur le monde, grâce aux données du sens.

### 1.2 Exemple de la sensorialité visuelle

Succinctement, on peut exemplifier le processus anasémiotique en se servant de la perception visuelle des êtres évolués (parmi lesquels l'homme. Mais on va voir que nous devons très vite généraliser notre propos et sortir du champ strictement visuel, et même du domaine humain). Cet exemple est d'autant plus pertinent que cette sensorialité est une de celles qui produisent l'espace perceptif.

### a) La qualité (translocale)

Soit un champ quelconque, sur lequel porte la perception visuelle. Dans son déroulement le plus simple, cette activité consiste à détecter une qualité dans le champ. Or nos organes spécialisés et le système nerveux qui centralise les informations fournies par eux sont équipés pour détecter les *invariants*. Dans ce cas précis, le tapis de neurones que constitue la rétine ne se limite pas à repérer de multiples points juxtaposés : si tous ces points ont la même luminance et la même couleur, ils sont perçus — grâce à une série de processus dont la description technique serait trop longue — comme constituant ensemble une tache unique.

La qualité perçue peut alors être dite translocale. Autrement dit, elle est la propriété commune extraite d'une série de sensations éparses et transcende le donné immédiat. Notons que l'on vient d'utiliser un mot — translocal — qui a une valeur spatiale. La notion doit aussi pouvoir être appliquée au temps et on pourrait alors parler de « transtemporalité ». Par exemple, le timbre d'un instrument de musique particulier est bien une qualité transtemporelle : il contribue au repérage des fragments temporel — qui font partie de la catégorie générale que l'on appellera ci-après « chronèmes » — que sont les interventions de l'instrument en question dans un concert, quelle que soit la pièce jouée.

L'extraction de la translocalité procède d'une double opération sur laquelle je vais revenir et qui est due à un double mécanisme dits d'inhibition latérale et d'excitation latérale : une différenciation du reste du champ, mais aussi, comme on va le voir, une égalisation des stimuli.

Il n'est pas malaisé de deviner la raison de cette extraction. Son avantage est une énorme économie : au lieu de traiter une masse d'informations distinctes, correspondant aux multiples stimulations lumineuses ou aux multiples occurrences d'un son, le système nerveux central n'a plus à traiter qu'une donnée globale unique.

### b) Entité

Car détecter une qualité dans un champ permet d'acquérir un nouveau percept : *l'entité*. Je perçois une entité dotée de cette qualité en la discriminant par rapport à son environnement : sur ce papier blanc, on discerne une tache (entité) bleue (qualité). On peut en quelque sorte dire que l'entité est une qualité devenue chose grâce à notre activité perceptrice.

### c) Différenciation et seuillage

Il est capital de noter que la qualité ne peut être identifiée que moyennant une manœuvre de différenciation : la forme perçue se détache d'un fond perceptuel ; elle constitue une figure, au sens gestaltiste du terme. Mais du fait même qu'elle est ségréguée, l'entité entre en relation avec d'autres entités, puisque ce que je viens d'appeler fond perceptuel présente une qualité translocale distincte de la première : la feuille sur laquelle s'étale une tache bleue est une entité qui a sa qualité. On voit donc que la notion même d'entité présuppose celle d'interaction : on ne peut en effet distinguer des entités que grâce à une relation de contraste entre des qualités.

L'aspect le plus important dans ce mécanisme de différenciation est le *seuillage*, obtenu grâce au double phénomène — auquel j'ai déjà fait allusion — d'excitation latérale et d'inhibition latérale. On veut dire par là que les variations du stimulus inférieures à une certaine intensité, dite seuil, ne sont pas prises en considération : elles sont toutes lissées, et les qualités qui eussent ainsi été discernables sont ramenées à une seule et même qualité translocale. Par contre, celles qui dépassent ce seuil d'intensité seront réputées constituer une autre qualité. Il faut souligner que ces seuils n'existent pas comme tels dans la nature, mais procèdent de la dialectique entre les stimuli et l'organisme récepteur.

Telle est l'origine perceptive du savoir. En effet, la conjonction de ces trois données — qualité et entité, caractérisées par une interaction — constitue bien un savoir élémentaire<sup>3</sup>. Nous allons voir (§ 3.2.) que cette connaissance élémentaire, fondée sur l'identification conjointe d'une qualité et d'une entité entretenant des relations avec son contexte, correspond à un phénomène bien connu des linguistes.

### 1.3 Naissance du temps et de l'espace élémentaires

C'est ici qu'on peut situer l'origine de l'espace perçu. Le monde physique présente des disjonctions de tous ordres, engendrant de nombreux flux entrecroisés : flux de matière (le vent, les courants d'eau, la nourriture...), flux d'énergie (la chaleur solaire, la pesanteur...), flux de radiations diverses (la lumière...). Tous ces flux sont caractérisés par des variations ; en un mot par des gradients dans l'espace et dans le temps. Vivre n'est rien d'autre que se situer dans ces flux, détecter ces gradients, les mesurer, et y réagir de façon appropriée.

Or pour repérer un gradient, il faut non seulement être doté d'une sensorialité sensible au type de flux qui le caractérise, mais il faut aussi être capable de mesurer ce flux en deux points pour identifier la direction du changement ainsi que son intensité. Autrement dit, détecter un gradient consiste à opérer deux mesures, séparées dans l'espace ou dans le temps. C'est ce que nous appellerons le principe du *contraste élémentaire*, ou *dipôle*, le dipôle étant la perception différentielle d'une grandeur physique (par exemple l'intensité lumineuse). Ce principe, sans lequel il n'y aurait ni information ni sens, est général chez tous les êtres percevants. Ces êtres vivants se sont en effet dotés d'un appareillage permettant de saisir les dipôles les plus variés, autrement dit de comparer entre eux des stimuli voisins : concentration d'aliments, lumière, chaleur, pesanteur, etc. Autrement dit il ne suffit pas de percevoir le monde pour en tirer du sens : il faut le percevoir deux fois. L'appareillage en question doit obligatoirement comporter soit (a) deux senseurs disjoints dans l'espace, mais couplés par un dispositif analyseur permettant la comparaison des mesures, soit (b) un senseur unique mais couplé à une mémoire, ce qui permet d'interpréter des signaux disjoints dans le temps.

Illustrons le premier mécanisme (senseurs disjoints dans l'espace). Sans exploiter l'exemple facile des humains — qui ont deux yeux, deux narines, deux oreilles, fournissant des dipôles d'anasémiose, et qui ont deux bras, dipôles de catasémiose —, on peut citer

3 Je viens d'utiliser le mot « savoir », mais prenons garde à ne pas le réserver aux humains, dont mon exemple parlait : ce mécanisme à trois termes est commun à tous les êtres vivants.

l'exemple de tel insecte capable de s'orienter dans le lit du vent grâce à des stries dorsales ou de tel autre sachant évaluer l'altitude à laquelle ils vole en se basant sur les modifications subies par les formes situées dans son champ de vision. Illustration du second mécanisme (un senseur unique percevant la grandeur à deux moments distincts) : la nage de certaine bactérie, un être pourtant unicellulaire. La bactérie étudiée dispose de capteurs spécialisés dans la reconnaissance d'une molécule déterminée dans l'environnement (soit un aliment recherché, soit au contraire une substance répulsive). Un comportement adéquat consiste pour elle à s'approcher des zones à forte concentration attractive, et à fuir les zones répulsives, ce qu'elle fait en mesurant à deux moments différents (grâce à une mémoire non pas neuronale mais chimique) la concentration des molécules en question et en agissant en conséquence sur ses flagelles motrices.

Le temps et l'espace apparaissent ainsi comme des données objectives, mais — on va le voir (§ 2) — comme les produits sophistiqués du mécanisme dipolaire. Celui-ci est la stratégie que le vivant a mis au point pour gérer son environnement. Et c'est d'ailleurs probablement le succès de cette stratégie qui a favorisé, au cours de l'évolution, l'apparition de dispositifs comme la symétrie des organismes, dont toutes les sémantiques linguistiques de l'espace exploitent les produits.

Chaque dipôle concerne une modalité sensorielle, dont l'action est comprise entre deux limites : le plus petit et le plus grand dipôle détectable. (Par exemple, l'oeil humain est capable de détecter une certaine variation lumineuse mais il reste insensible à celles qui lui sont inférieure ; et d'un autre côté, un contraste trop élevé détruit le dispositif).

Édeline (2013a) propose d'appeler espace élémentaire le domaine de variation d'une catégorie de dipôles. Ces espaces élémentaires sont chaque liés à une sensorialité donnée (il peut y avoir des « espaces thermiques », ou des « espaces de clarté »). Mais, comme on va le voir ci-après, ces espaces élémentaires, produits de la perception confiée à une sensorialité donnée, peuvent se combiner entre eux. Ce que nous appelons l'espace, au sens commun du terme, est le produit de certaines de ces combinaisons.

## 2 Du l'espace et du temps perceptifs à l'espace et au temps sémiotisés

Au cours de l'évolution, les mécanismes que nous avons observés ont connu trois types de complexification, culminant chez les être les plus évolués, qui nous intéressent ici. Trois complexifications : une stabilisation dans le temps, une stabilisation dans les objets, ou coordination, et une stabilisation dans l'échange social.

### 2.1 L'objet et l'espace

Première complexification : la connaissance élémentaire peut être stockée dans la mémoire. Ce stockage permet de comparer entre elles des qualités, et donc des entités, dans le temps, au-delà de l'expérience immédiate. On peut donc parler de dipôle différé. Méditons cette phrase saisissante de Kant : « Si je laissais pour toujours échapper de ma pensée les représentations précédentes, [...] et si je ne les reproduisais pas à mesure que j'arrive aux suivantes, aucune représentation entière, aucune des pensées susdites, pas

même les représentations fondamentales, les plus pures et toutes premières, de l'espace et du temps, ne pourraient jamais se produire ». Une conscience temporelle suppose donc une certaine continuité.

L'effet comparateur de la mémoire n'a toutefois d'intérêt que moyennant une seconde complexification : la coordination. L'expérience des qualités dans le temps peut faire apparaître des coordinations régulières, dans l'espace cette fois. Ainsi naît la notion d'*objet*. L'objet n'est en effet rien d'autre qu'un faisceau spatial organisé de qualités doté d'une certaine constance dans le temps. Par exemple, nous pouvons faire l'expérience répétée de qualités coordonnées — comme « rouge », « sphérique », « lisse », « juteux ». L'objet fait de ces qualités associées pourra être rangé dans la classe « tomate ».

Pour cela est intervenu un mécanisme neurologique bien documenté : le « traitement parallèle distribué ». Il explique qu'on peut reconnaître une tomate comme tomate même si elle est faiblement prototypique : si elle est verte, ou si elle a les dimensions d'un grain de raisin. En effet, grâce à la présence de « sphérique » + « lisse », ce mécanisme coordinateur assure la stimulation des circuits neuronaux correspondant à la perception de la qualité « rouge » même en l'absence du stimulus rouge. Ce traitement parallèle distribué autorise donc une certaine flexibilité du processus consistant à assigner un objet à une catégorie (cfr Klinkenberg 2004), et justifie l'élaboration d'une sémantique qui ne soit pas fondée sur le listage de conditions nécessaires et suffisantes<sup>4</sup>.

L'important pour nous est de constater que l'espace au sens habituel du terme, est le produit de cette combinaison d'espaces élémentaires différents ; autrement dit, du jumelage de gradients perceptuels différents : les percepts de forme et de dimension interfèrent pour produire l'inscription de l'objet dans l'espace.

On voit aussi que le temps est une composante de cet espace généralisé. En effet, la stabilisation dans la mémoire est un phénomène temporel. Le jumelage des gradients concerne donc autant le temps que l'espace. Et la manière dont nous organisons le monde de nos perceptions implique ces deux dimensions. Par exemple, selon le principe de proximité de Gogel (1978), bien connu, deux événements perceptifs ont d'autant plus de chances d'être liés (dans le monde réel) qu'ils sont proches ; mais ces événements peuvent être de nature spatiale aussi bien que temporelle, et il peut s'agir d'une proximité dans l'espace ou dans le temps.

En conclusion, le temps et l'espace apparaissent donc comme des catégories fondamentales, non pas à priori, comme le voulait Kant, mais élaborées au moment même où se construit le sens, grâce aux mécanismes dipolaires, catégories fondamentales et étroitement associées.

---

4 J'ai parlé de catégorie, car, peu à peu, nous nous sommes approchés de cette notion. C'est en effet la mise en évidence et le stockage de qualités coordonnées qui permet d'élaborer des catégories, et dès lors d'intégrer des entités à ces classes. Partis de la perception la plus élémentaire, nous sommes donc arrivés aux encyclopédies les plus complexes.

## 2.2 Vers des espaces sémiotisés

La stabilisation des qualités dans le temps et leur coordination dans l'objet devient particulièrement opérante dès l'instant où les catégorisations auxquelles elles aboutissent sont partageables au sein de la communauté sociale où elles ont été élaborées. Une stabilité interindividuelle ou intersubjective de la catégorie vient ainsi s'ajouter aux deux autres stabilités déjà étudiées (stabilisation dans l'objet, ou coordination, et stabilisation dans le temps, ou remémoration). Et une troisième invariance — sociale cette fois — vient s'adjoindre aux invariances spatiale et temporelle. Ici jouent toujours des phénomènes de seuillage, plus complexes encore que dans les deux premiers cas.

Cette partageabilité n'est possible que moyennant deux conditions. La première est l'amodalisation, qui rend compte de l'irritante question, posée d'entrée de jeu, du lien à établir entre un sens apparemment sans fondement physique et des phénomènes physiques apparemment dénués de sens. L'amodalité du sens fait que ce dernier est débrayé par rapport à l'expérience immédiate (une catégorie comme « dangerosité » peut être mobilisée autant devant un tigre que devant une amanite phalloïde ou une prise électrique).

La seconde condition de la partageabilité est la mise au point d'artifices qui sont les signes, dont on a souvent fait l'objet même de la discipline sémiotique, et qui permettent le même débrayage : si je puis mobiliser la catégorie de la « dangerosité » devant l'amanite, l'expérience de cette dangerosité a été faite par d'autres que moi, et ne m'a été transmise que par des discours.

La fonction des signes — parmi lesquels ceux du langage — consiste à stocker des réserves de sens. Ce stockage est rendu possible par une mémoire de nature neuronale (et non plus seulement chimique), impliquant une conscience, même fruste. Le signe postule bien cette mémoire, puisqu'il se définit par des appariements plus ou moins réguliers et systématiques de formes du plan du contenu avec des formes du plan de l'expression. Or cette systématisme est le produit de processus de stabilisation qui tendent à rendre ces appariements réguliers, sinon permanents.

Ayant ainsi accédé au niveau du sens partagé, nous sommes arrivés au niveau des espaces sémiotisés, qui peuvent être de natures très différentes. Chaque langue renvoie ainsi à un modèle d'espace sémiotisé, et ces espaces linguistiquement signifiés par les langues seront différents de ceux que créent les mathématiciens (pour qui, d'ailleurs, il n'y a pas non plus *un* seul modèle d'espace).

## 3 Perception, culture et langage

### 3.1 Variété culturelle des espaces et des temps

Variété du monde, variété des sensorialités : il doit donc fatalement y avoir une variété des espaces perceptif et sémiotisés. D'autant plus qu'il peut y avoir usage idiosyncrasique d'une sensorialité.

Les seuils de discrimination peuvent ainsi jouer de façon très différente chez les sujets, déterminant ce que l'on peut appeler des « styles de perception » différenciés. Certaines personnes sont par exemple incapables de percevoir les fameux stéréogrammes et d'autres

sont expertes dans cette perception impliquant la production d'un tridimensionnalité à partir des données d'un plan ; d'autres gèrent de manière particulière le principe de proximité et sont par exemple habiles ou inhabiles à organiser les points visibles dans le ciel de façon à y repérer les constellations ; d'autres encore, dans les cas de bistabilité (le fameux canard-lapin), optent pour une seule des deux solutions possibles sans pouvoir percevoir l'autre ; d'autres enfin sont plus ou moins trompés par le camouflage...

Mais surtout, ces styles de perception peuvent à leur tour être modulés selon divers paramètres sociologiques ou anthropologiques, comme le sexe ou — comme on l'a vu plus haut — l'appartenance à une culture donnée. En outre, les seuils de discrimination peuvent être gérés de manière volontaire : c'est le cas du peintre qui cligne des yeux et modifie ainsi de manière systématique sa perception visuelle de l'espace en filtrant certains paramètres.

Tout ceci a des répercussions considérables sur les espaces sémiotisés. En fixant un seuil de discrimination très bas, la vision d'un espace catégorisable comme paysage ne livrera que deux entités : le ciel et la terre. Mais l'intervention de seuils plus nombreux et plus différenciés donnera les habitations, les prés, les étangs, les nuages... soient des entités plus nombreuses et plus petites.

Que l'espace perceptif débouche finalement sur des espaces sémiotisés éminemment variables nous rapproche donc de l'univers culturel, dans lequel les langages jouent un rôle si important

De multiples interactions se produisent donc entre nos perceptions et nos modèles culturels. Par exemple, c'est évidemment de notre perception — par définition subjecto-centrée — que proviennent les modèles géographiques présentant le monde sous forme de cercle et les modèles cosmologiques présentant le ciel sous les espèces d'une voûte. Ces analogies se fossilisent elles-mêmes dans des expressions langagières. Cette variabilité a aussi pour corolaire qu'il est possible de situer une expérience dans plusieurs espaces à la fois, comme c'est le cas avec le théâtre ou le cinéma.

### 3.2 La perception et les langages

Établir que les sémiotiques reflètent le processus par lequel nous acquérons une connaissance élémentaire par la voie des sens permet de dépasser les réticences exprimées par Benveniste — et, avec lui, par une part importante de la linguistique du dernier demi-siècle — au sujet de « l'accord entre l'esprit et le monde », surtout lorsque cet accord est présenté sous une forme aussi péremptoire que celle que lui donne Höfding (1902) lorsqu'il postule une « analogie absolue [...] entre le rapport du sujet au prédicat et le rapport des choses aux qualités sensibles ». Une sémiotique cognitive permet toutefois d'échapper à de telles approximations.

Pour le démontrer, reprenons une des descriptions aujourd'hui classiques du sens, élaborée en terrain purement linguistique. Selon Greimas, les syntagmes font nécessairement apparaître un certain nombre de dichotomies classématiques, dont l'une est l'opposition discret/intégré. Pour lui, un sémème discret apparaît posé comme objet unitaire et substantiel : ce sera un actant. De même un sémème intégré est un ensemble

de déterminations sémiques, qu'il appelle prédicat. Un énoncé élémentaire est ainsi par définition constitué d'un actant combiné à un prédicat.

On s'avise aisément que cette réflexion, inspirée par le désir de dégager une structure syntaxique de base, converge remarquablement avec notre modélisation : la structure linguistique élémentaire correspond bien, mutatis mutandis, à l'association perceptive entre une entité ségrégeable et une qualité distinctive<sup>5</sup>. On l'a vu (§ 1.2), la connaissance élémentaire est en effet constituée par une entité et une qualité se définissant l'une l'autre dans l'acte de perception. D'un côté, le soleil est identifié comme un corps céleste qui brille, de l'autre, l'éclat lumineux est une qualité saillante du soleil, qui permet d'identifier celui-ci. L'entité est ainsi extraite du champ de perception et stabilisée selon les modalités décrites au § 2, et son correspondant sémiotique (ici le signifié du syntagme nominal) est articulé à ses voisins par une relation qui sera décrite ci-après (§ 4.3. a) comme « de type  $\Pi$  » mais que je puis déjà définir comme le type de relation qui unit la partie et le tout. La qualité, qui subit le même traitement, entre quant à elle en relation avec les autres qualités dans une arborescence organisée cette fois sur le « mode  $\Sigma$  » (c'est le type de relation qui unit le genre et l'espèce). L'articulation de cette entité et de cette qualité est équivalente à la connaissance en question, et une de ses expressions linguistiques possibles est la prédication<sup>6</sup>. On dira donc que l'expression sémiotique de la connaissance élémentaire est une structure syntagmatique élémentaire (ou minimale) binomiale<sup>7</sup>.

Bien évidemment, la forme que prend cette structure varie selon les sémiotiques considérées. Si l'on reste sur le plan linguistique, les caractéristiques du binôme varieront selon les catégories privilégiées par les langues. Telle langue peut privilégier la catégorie du verbe pour désigner des invariants processuels ou aspectuels (« l'eau coule »), telle autre recourir à d'autres mécanismes comme les adjectifs (« la fleur est jaune »), ou des particules spécialisées dans les langues agglutinantes, etc. Mais ces formulations ne rappellent pas que le mouvement de l'eau n'est perçu que par contraste avec l'immobilité des berges, ni que le rouge du pavot est ce qui le distingue du souci ou de la pervenche. Incomplètes, elles mènent à privilégier des énoncés qui ne font pas justice au caractère contrastif de la perception, lequel exige deux entités à comparer. Pour nous, le binôme syntagmatique

5 Ce que Édeline établissait déjà en 1972.

6 Je dis bien « une de ses expressions ». Car la proposition de Greimas formalise la conception prédicative du langage — clairement exposée par Pradines, 1948 —, conception qui était précisément celle de Höffding, dont on sait aujourd'hui qu'elle était trop étroitement liée à la grammaire classique élaborée pour rendre compte des langues indoeuropéennes ; sans doute est-il plus prudent d'élargir la perspective, et d'utiliser la terminologie thème-rhème. Il n'empêche que parmi les universaux linguistiques les moins contestables, on trouve l'opposition catégorielle entre le syntagme verbal et le syntagme nominal, quelle que soit la description que l'on donne de leur relation (et qui constitue d'ailleurs la base de la grammaire générative). La forme linguistique de l'entité est donc le syntagme nominal, qui sera l'actant de Greimas (homme, soleil, feu...), la manifestation linguistique de la qualité, correspondant au prédicat, étant le syntagme verbal.

7 Le rapport entre connaissance et structure syntagmatique (l'« analogie absolue » de Höffding) peut être décrit de manière rigoureuse, en évitant le piège du nominalisme, grâce à la technique dite du graphe dual, dont l'exposé technique serait trop long. Cf. Édeline (2008) et Groupe  $\mu$  (2015, chap. II).



élémentaire doit prendre la forme d'une fonction propositionnelle à deux variables. Cette fonction, malgré son aspect positif, est en fait la marque d'une différence ou d'une altérité, ce qui est conforme, notons-le, à la définition classique — établie par Saussure, et reprise par Hjelmslev et Greimas — de la valeur comme négativité. Les analyses que présupposent ces formulations font aussi l'impasse sur la simple relation de co-présence entre la rivière et la berge, entre la fleur et la tige. Or ces interactions cognitives sont fondamentales, puisque ce sont elles qui produisent les articulations, dont le correspondant sémiotique sera la syntaxe.

Ma tâche dans la présente contribution n'est pas d'aller plus loin dans la comparaison des structures cognitives élémentaires et des structures linguistiques de même statut. Il est de proposer une sémiotique des temps et des espaces vécus, sur lesquelles les langues prennent appui.

## 4 Une sémiotique des espaces vécus

### 4.1 La détermination subjecto-sensorielle

Tout ce qui précède pointe en effet une tâche qui incombe à la sémiotique, tâche dont la réalisation peut en corolaire servir les objectifs des linguistes : élaborer un grammaire de l'espace.

Non point une grammaire « naturelle » de l'espace : on a vu qu'elle était impossible, l'espace physique étant hors d'atteinte ; non point une grammaire « géométrique » de l'espace : même si les techniques descriptives de la sémantique de l'espace dans les langues s'inspirent parfois de modèles géométriques ou logiques — comme dans les travaux de Clarck (1973), Hawkins (1985), Miller et Johnson-Laird (1976) —, ces modèles sont inappropriés car ils ne rendent compte que de certains types très sophistiqués d'espace sémiotisé fort éloignés de ceux qu'élaborent les usagers des langues.

Contre une grammaire « naturelle » de l'espace et une grammaire « géométrique » de l'espace, il faut donc penser à une grammaire des espaces sémiotisés, tenant compte des transductions agissant entre le temps et l'espace comme phénomènes physiques et le temps et l'espace des langues. Les travaux de Langacker (1982) ou de Herkovits (1986) pour l'espace en anglais, de Vandeloise (1986) pour l'espace en français, vont en ce sens et sont plus proches de la perspective cognitiviste qui est la notre, mais restent confinés dans le langage et n'envisageant pas de transpositions à d'autres sémiotiques.

Il y a toutefois une base commune entre les perspectives géométrico-logiques et cognitivistes. Même si ce fondement reste implicite, surtout chez les tenants de la première perspective. Ladite base a un double aspect..

Le premier est l'origine même du système de référence. Cette origine, c'est évidemment le sujet, avec ses déterminations morphologiques et physiques. Or le sujet humain — mais des déterminations équivalentes existent dans d'autres espèces — ordonne ses démarches anasémiotiques et catasémiotiques selon une série d'axes. Il présente ainsi, on l'a vu, une certaine forme de symétrie gauche-droite, dont la genèse réside dans la contrainte d'une structure dipolaire (c'est l'axe de la latéralité) ; il présente une face avant et une face

arrière, asymétriques selon l'axe de la longitudinalité (la longitudinalité est donc orientée : frontalité et dorsalité), et il est sensible à la pesanteur, d'où l'axe de la verticalité, lui aussi asymétrique. La tridimensionnalité de l'espace cartésien n'a évidemment pas d'autre origine.

Le deuxième aspect commun est un corolaire du premier : si sujet il y a, c'est qu'il y a nécessairement eu sensorialité. Si la verticalité peut être dite le produit de la pesanteur, elle ne l'est que parce qu'il y a eu, selon notre modèle, interaction entre la donnée physique et l'organisme percevant, sensible proprioceptivement à l'attraction des masses.

Cet apport du sujet et de ses sensorialités — ce que j'appellerais détermination subjecto-sensorielle — est capital pour l'établissement d'une grammaire des espaces sémiotisés, puisqu'elle détermine une logique anthropocentrée qu'expriment d'ailleurs la plupart des langues. Ainsi, « être proches dans l'espace ou dans le temps » — c'est, on s'en souviendra la base du principe de proximité de Gogel — n'a de sens que si on précise l'échelle de référence, et on devine que dans la visée relativiste qui est la notre, il ne peut y avoir d'échelle absolue<sup>8</sup>.

La détermination subjecto-sensorielle permet de dégager une série d'unités de bases constitutives d'une grammaire des espaces vécus qui sont autant de structures de l'expérience spatio-temporelle.

Cette grammaire étant encore à écrire, je me limiterai à en fournir quelques éléments. Et à partir d'ici, je reviendrai à la distinction classique temps-espace pour identifier, de manière cursive, ce que l'on pourrait nommer des « chorèmes », unités de la sémiotique de l'espace<sup>9</sup>, et des « chronèmes », unités de la sémiotique du temps.

## 4.2 Chorèmes

Les chorèmes de bases sont liés aux sensorialités qui permettent la perception de l'espace, essentiellement la vision, le toucher et la proprioception. Ce sont :

- ceux qui s'ordonnent autour de la forme, avec leurs sous-unités que sont la position, l'orientation, la dimension<sup>10</sup> ;

8 L'univers des sciences tend quant à lui à s'arracher aux déterminations sensorielles. Par exemple, pour Euler et longtemps encore après lui, la continuité était définie via une transposition motrice : une courbe est dite continue quand on peut « la tracer sans lever le crayon ». Weierstrass et Cauchy ont amélioré cette définition en éliminant la notion de mouvement et en la remplaçant par la notion de limite, précisant qu'on peut être « aussi près qu'on veut » d'un point. Cette définition est un pas de plus en direction de la désensorialisation, qu'elle n'élimine cependant pas totalement

9 Je donne à ce mot un sens plus général que celui qu'il a en géographie, où on a proposé une « chorématique », qui réduit le territoire à une série d'éléments schématiques (Oudart, 1993).

10 Ils sont susceptibles de faire l'objet d'une description sémiotique rigoureuse. Ainsi, « haut » et « bas » sont disjoints en tant qu'ils occupent les deux pôles de l'axe sémantique de la verticalité, mais ils sont conjoints car c'est leur opposition même qui constitue cet axe. On a donc une hiérarchie d'axes sémantiques, dans laquelle un axe, conjoignant deux unités, devient le pôle disjoint d'un nouvel axe et ainsi de suite. De la sorte, le « haut » prend toute sa signification par rapport au « bas », mais tous deux sont conjoints sur un axe sémantique commun, celui de la « verticalité ». Celui-ci s'oppose à son tour à l'axe de « l'horizontalité », sur lequel s'organisent à leur tour ceux

- ceux qui s'ordonnent autour de la couleur, avec leurs chorèmes que sont la dominante chromatique, la saturation, la luminance ;
- ceux qui s'ordonnent autour de la texture, avec leurs texturèmes, que sont la nature des éléments répétés, la loi de répétition de ces éléments ;
- ceux qui s'ordonnent autour de la césie (classe de phénomènes liés aux traitements de la lumière par les matériaux, comme l'opacité, la transparence, la spécularité ; cfr Groupe  $\mu$ , 2019), avec leurs césèmes que sont sa diffusivité, la perméabilité et l'absorptivité. On notera que les langues prennent ces chorèmes en charge grâce à des techniques différentes (par exemple prépositions et morphèmes verbaux pour les chorèmes de forme et adjectifs pour les chorèmes chromatiques).

Même si l'on a déjà ici des phénomènes d'une grande complexité (cf. Groupe  $\mu$ , 1992 et 2015), on peut adresser trois critiques à un « alphabet » de chorèmes qui serait limité à ces unités. D'une part l'énumération que je viens de donner se réduit à des traits monosémiques. Or ces unités ont pour vocation de se combiner entre elles (par exemple une orientation et une position, une couleur et une texture, une dimension et une césie). En outre, la description qu'elle donne des phénomènes spatiaux est statique, alors que ces phénomènes peuvent connaître des variations dans le temps. Enfin, elle ignore les valeurs pragmatiques et cognitives provenant de leur appréhension par un sujet. Il faut donc compléter l'inventaire en convoquant des chorèmes complexes. Ce seront :

#### a) Les chorèmes dynamiques

Dynamiques, il faut donc intervenir le temps : ce sont tous ceux qui se réfèrent aux mouvements dans l'espace, que ce soit le mouvement du corps du sujet, celui de son regard ou celui des objets perçus. Ces chorèmes dynamiques sont des ensembles complexes, puisque les mouvements ont eux-mêmes des déterminations aussi diverses que

- les trajectoires, lesquelles connaissent des orientations potentiellement variées (centripète/centrifuge, droit/courbe, sénestrogyre/dextrogyre...);
- les vitesses (avec les variations de vitesse : accélération/ralentissement);
- les répétitions, débouchant, lorsqu'elles obéissent au principe de Gogel, sur des rythmes, rythmes dont on connaît la variété typologique (cf. Groupe  $\mu$ , 1977).

#### b) les chorèmes pragmatico-cognitifs

Parmi ceux-ci :

- La structure connue des objets (étant entendu que par « objet », on peut entendre des êtres animés ; « objet » est ici simplement la contrepartie de « sujet »). Certains objets ont ainsi une *orientation intrinsèque*, indépendante des usages momentanés qu'on en fait, mais dépendant des usages socialement admis pour eux : l'armoire a ainsi un devant et un arrière, comme le vélo, mais non le pot de confiture ; la table a un dessus et un dessous, etc. D'autres objets ont des structures cognitives comme

---

de la « latéralité » (avec l'opposition « gauche » vs « droite ») et de la « longitudinalité » (avec l'opposition « devant » vs « derrière »).

la relation contenant/contenu : ainsi, en français, on peut être « dans une armoire », mais pas « \*dans une table » (cfr Vandeloise, 1986). Ces structures dépendent évidemment de données culturelles (dans certaines culturelle, l'arbre peut avoir des orientations intrinsèques horizontales, alors que dans les cultures européennes, il ne connaît que la verticalité). Mais, quand les objets sont des fabricats, l'évolution des techniques peut affecter ses structures (par exemple, avec un écran d'ordinateur, on peut utiliser les prépositions françaises « devant », « sur » et « derrière », mais non « \*sous »).

- La résistance des objets. Et par là j'entend la résistance aux différentes sensorialités — vue, toucher, sens haptique... — comme aux actions auxquelles ces objets sont soumis — percer, traverser... — et aux mouvements qu'on leur imprime. Ces résistances déterminent le paramètre important de *l'accès à la perception*. Vandeloise (1986) observe ainsi que la préposition français « derrière » vaut pour deux configurations qui n'ont rien à voir entre elles du point de vue géométrique, mais qui ont en commun d'empêcher l'accès direct : être situé dans le dos du sujet ou devant lui mais de l'autre côté d'une cloison.

### 4.3 Chronèmes

Du côté des chronèmes, il conviendra de distinguer ceux qui concernent les objets temporalisables et ceux qui concernent les différents types d'appréhension du temps.

#### a) Les objets temporalisés

Du côté des chronèmes que sont les types d'objets temporalisés, on distinguera le temps du contenu et le temps de l'expression, distinction classique en linguistique et en sémiotique. Par exemple le temps de l'histoire du monde est celui du contenu, celui qui est mis à raconter cette histoire étant la temporalité de l'expression.

La temporalité du contenu énoncé dans les discours et dans les langages qui les rendent possibles est basée sur un processus de compartimentage (strict ou flou). Ces compartiments ou fragments, qui sont autant de chronèmes, se présentent sous la forme de séquences ordonnées selon des logiques syntaxiques qui peuvent varier. Les anthropologues et les historiens des religions distinguent ainsi des temps progressifs irréversibles, des temps neutralisés et réversibles, où des termes identiques se répètent de manière quasi-mécanique, des temps ondulatoires, cycliques et réversibles...

Ces logiques syntaxiques comportent elles-mêmes des règles qui sont autant de chronèmes. Les langues, comme maintes autres sémiotiques (telle le récit), expriment ainsi souvent un type de chronème-contenu que l'on peut appeler vecteur temporel. C'est lui que les grammaires traitent fréquemment sous le nom — dont nous savons maintenant combien il est réducteur et ambigu — de « temps ». Ces sémiotiques ordonnent en effet les séquences de compartiments selon les trois perspectives temporelles « avant », « après » et « pendant », que cet ordonnancement se fasse *in praesentia* ou *in absentia*. Car des compartiments peuvent être ordonnées sans pour autant être présents. Par exemple, le

récit est souvent une relation entre deux contenus dont l'un n'est pas manifesté mais est postulé<sup>11</sup>.

Quand la question devient le lien entre le compartiment signifié et le reste du processus — lequel peut impliquer une énonciation —, la vectorialité se mue en aspectualité.

Les chronèmes que sont les compartiments peuvent connaître des phénomènes d'articulation. Autrement dit, ils peuvent tantôt être subdivisés en unités d'un rang inférieur, tantôt se combiner pour constituer des unités d'un rang supérieur. Autrement dit, ils peuvent être structurés selon les deux modes de relation sémantique que décrit la sémiotique : ou le mode  $\Sigma$  (dont relèvent par exemple les relations du genre et de l'espèce, de la catégorie et de son représentant) ou le mode  $\Pi$  (comme la relation de la partie au tout, ou de l'antécédent au conséquent, qui ne sont jamais que deux parties d'un même processus)<sup>12</sup>. Un même domaine conceptuel peut être structuré sur l'un et l'autre mode.

11 Sur la base de ce principe, même les images fixes isolées peuvent se voir organisées sur un vecteur. On a ainsi des images postulant une temporalité antérieure (le référent de l'icône est le *résultat* du processus. Exemple : un vase brisé par terre, conséquence sa chute ; on injecte ici une continuité rétrospective), des images postulant une temporalité postérieure (le référent de l'icône est l'*amorçe* du processus. Exemple : l'élan, « postsupposant » le plongeon qui va avoir lieu ; on peut ici parler de continuité projective) et des images postulant deux temporalités, l'une antérieure, l'autre postérieure (le référent de l'icône est alors un *instant intermédiaire* du processus. Exemples : le vol, présupposant l'envol et postsupposant l'atterrissage; Icare les jambes hors de l'eau, présupposant la chute et postsupposant l'immersion. C'est la continuité pure et simple). On notera qu'assez souvent, dans l'image unique — mais ceci vaudra aussi pour les séquences —, c'est la dernière technique qui prévaut : le moment qui est représenté est fréquemment ce que les critiques d'art ont appelé le *punctum temporis*, ou le « pregnant moment ». C'est-à-dire le moment d'un processus à partir duquel on peut, grâce à l'encyclopédie, reconstruire deux continuités distinctes, l'une projective, l'autre rétrospective. Exemple : le retour du fils prodige, où se manifeste dans le même temps le geste d'accueil du père et la colère dans laquelle il a vécu jusque là. Le *punctum* est une rupture de la continuité, au sens propre une catastrophe.

12 La sémiotique cognitive réhabilite en effet les relations méréologiques — de partie à tout et de tout à partie — que la sémantique traditionnelle, comme aussi la sémantique linguistique structurale moderne et la sémiotique qui en est issue, voulaient ignorer. Or, on a pu montrer (Groupe  $\mu$ , 1970a et 1970b, Édeline, 1972) qu'il était qu'il est impossible d'élaborer une théorie sémantique complète sans distinguer des relations entre unités que nous avons appelées « de type  $\Sigma$  » — celles du genre et de l'espèce —, et des relations méréologiques « de type  $\Pi$  ». Pourquoi « mode  $\Sigma$  » et « mode  $\Pi$  » ? Parce que, dans la première décomposition, les sous-classes obtenues forment une disjonction au sein de la classe qui les surplombe : il y a équivalence entre la proposition « x est un arbre » et l'ensemble des propositions « x est un chêne », « x est un peuplier », etc. Ces propositions sont mutuellement exclusives (on ne peut être à la fois chêne et peuplier). Or des propositions mutuellement exclusives sont dans un rapport de somme logique, et le signe conventionnel de la somme est  $\Sigma$ . Dans la langue courante, ce rapport sera exprimé par la conjonction « ou » (un « ou » exclusif) : si « x est un arbre », alors « x est un chêne » ou « un peuplier », ou « un hêtre », etc. Dans la seconde organisation, il n'est plus question de ranger le référent dans des classes emboîtées selon un critère de généralité, mais de procéder à une décomposition du tout en ses parties (ou encore, de l'associer à d'autres entités pour constituer, par regroupement, une nouvelle entité d'un rang supérieur). Or les parties sont entre elles en rapport de produit logique, et le signe conventionnel du produit est  $\Pi$ . Dans la langue courante, ce rapport est exprimé par la conjonction « et » : il y a

Ainsi, à partir d'une même donnée expérientielle de base, on peut aboutir à deux modes de décomposition, et donc de catégorisation, fort différents.

De même que dans les chorèmes, il fallait ménager une place à la structure connue des objets, dans le cadre du temps du contenu, il faut en ménager une au chronème qu'est la temporalité connue des objets. Autrement dit aux propriétés attribuées aux objets indépendamment de toute narration : le plongeur, le ballon l'arbalète, sont des objets qui impliquent une potentialité de mouvement (le plongeon, la chute, le roulement, la portée), qui est lui-même constitutif d'une temporalité (Groupe  $\mu$ , 1997 et 2019, chap. XIII).

Quant à l'expression, elle a évidemment sa temporalité propre, dont la structure a bien été mise en évidence par les spécialistes du récit. C'est dans le cadre de cette temporalité de l'expression qu'il faut situer celle du processus de l'énonciation, à quoi répond la temporalité de l'appropriation des énoncés<sup>13</sup>.

#### b) les appréhensions du temps

La notion de temps est indissolublement liée à celle de durée, ou longueur de temps, et à celle de vitesse d'écoulement du temps.

Indépendants en droit, ces deux chronèmes sont en fait liés. En principe, la vitesse est un rapport entre la temporalité de l'objet et celle de son appréhension, par exemple dans le cadre d'une énonciation (c'est le cas de l'accélééré au cinéma, ou dans le roman, comme dans la célèbre phrase de *L'éducation sentimentale*). Elle dépend donc partiellement de la temporalité du référent, c'est à dire de sa durée.

Ces deux temporalités peuvent être incommensurables. Celle de l'énonciation est en effet un artefact humain, donc soumise aux contraintes du temps humain. Un référent peut parfaitement être doté d'une temporalité incommensurable avec cette temporalité humaine. Une image fixe est en effet « la représentation visuelle d'un objet dont la mobilité est ou bien plus faible que celle de l'observateur (comme c'est le cas de la forme d'un objet durablement immobile : caillou, table, coquillage...) ou bien plus grande (flamme, météorite, cascade...), obligeant l'homme à user d'un artifice (une machine construite par lui) pour le regarder à sa propre échelle de temps ». Et l'auteure de cette remarque de conclure : « [l'image] n'est jamais sans mouvement, jamais intrinsèquement statique » (Luciani, 1996 : 63). Dans le cas d'un objet dont le processus de transformation excède le temps humain, son temps à lui est décrété inexistant, et on dit qu'il est immobile.

---

équivalence entre la proposition «  $x$  est un arbre » et le produit logique des propositions «  $x$  a des feuilles » et « des racines » et « un tronc », etc.

13 À ce double temps de l'énonciation doit sans doute aussi être associé celui qui affecte la manifestation matérielle du plan de l'énoncé, postérieurement au processus de l'énonciation (c'est l'exemple de la photo qui jaunit, du papier qui se craquèle). Mais ce temps-là se signifie par des indices (la comparaison entre deux états de texture, ou deux états de couleur) : il n'est pas narré. Sur le problème général de l'évolution des subjectiles et de sa signification, cf. Édeline (2013b & 2018).

## 5 Conclusion

L'espace et le temps sont donc les produits complexes de mécanismes perceptifs fondés sur des contrastes, débouchant sur l'attribution d'un sens à l'expérience. Ce sens est éminemment variable, accueillant la diversité du monde éprouvé. Et les sémiotiques le rendent partageable et communicable. Pour cela, ces langages s'appuient sur les structures élémentaires de la perception sémiotisante (contraste, entité, qualité, relation), en les reflétant eux-mêmes dans leurs propres structures.

La variété éprouvée trouve à se décliner dans les langages, qui la manifestent à leur tour. Depuis Lessing, l'esthétique a coutume de distinguer les arts du temps et les arts de l'espace. Cette distinction, formulée intuitivement, repose en fait sur les propriétés de certaines sensorialités, qui ont pour effet de traiter de manière spécifique les produits de la perception. Mais l'image, fixe autant que mobile, et nos arts comme la peinture, le théâtre ou le cinéma, renvoient tous à cette expérience de la variété. Au premier rang des instruments les plus sophistiqués servant ainsi à structurer l'expérience se trouvent bien sûr les langues, au sens strict du terme, les langues humaines. L'épaisseur de leur temporalité historique fait qu'en elles se sédimentent le produit des expériences faites par les cultures au cours des siècles<sup>14</sup>. À chaque linguiste de montrer comment la langue particulière qui est l'objet de ses soins décline cette expérience fondamentale où se marient l'espace et le temps.

## Bibliographie

- Chua, Hannah Faye, Julie E. Boland & Richard E. Nisbett. 2005. Cultural variation in eye movements during scene perception, dans : *Proceedings of the National Academy of Sciences* 102, 12629–12633.
- Clarck, Herbert H. 1973. Space, Time, Semantics and the Child, dans : Timothy E. Moore (ed.), *Cognitive Development and the Acquisition of Language*, New York, 27–63.
- Édeline, Francis. 1972. *Contribution de la rhétorique à la sémantique générale*, VS, 3, 69–78.
- 2008. Des expériences visuelles aux énoncés linguistiques : contribution de la théorie des graphes, *Nouveaux Actes Sémiotiques* [en ligne <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=2568>].
- 2013a. Morphologie des espaces mentaux, dans : *Degrés* 154 [n° *Espace, Sémiotique et Cognition*].
- 2013b. *Les signes vivants*, Conférence au Congrès de l'Association française de sémiotique (Liège, 2013). En ligne : <http://afsemio.fr/wp-content/uploads/29.F.EDELINE.Signes-Vivants.Relu-DB.pdf>.
- 2018. Ilse au pays des marelles. Réflexions sur quelques œuvres éphémères d'Ilse Garnier, Christine Dupouy (dir.), *Pierre et Ilse Garnier : deux poètes face au monde*, Tours.
- Gogel, Walter C. 1978. Le Principe de proximité dans la perception visuelle, dans : *Pour la Science* 9.1, 49–57.
- Greimas, Algirdas-Julien. 1966. *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris.
- 1970. *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris.

---

14 On peut poser que les espaces situationnels et évènementiels sémiotisés par les cultures dans le passé ont été le support épistémique de leurs langages. Les espaces et les temps fabriqués aujourd'hui — par le théâtre, le cinéma, l'urbanisme, la réalité virtuelle, etc. — sont évidemment les expressions d'un nouvel imaginaire temporel et spatial qui ne manquera pas, à la longue, de se traduire dans les langues. Mais la résilience de celles-ci empêche évidemment de prévoir ces évolutions.

- Greimas, Algirdas-Julien & Joseph Courtés. 1979. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris.
- Groupe  $\mu$ . 1970a. *Rhétorique générale*, Paris.
- 1970b. Rhétoriques particulières, *Recherches rhétoriques*, dans : *Communications* 16, 70–124.
- 1977. *Rhétorique de la poésie. Lecture linéaire, lecture tabulaire*, Bruxelles, rééd., Paris, 1990.
- 1992. *Traité du signe visuel. Pour une rhétorique de l'image*, Paris.
- 1997. L'effet de temporalité dans les images fixes, *Texte* 21–22, 41–69.
- 2011. Pourquoi y a-t-il du sens plutôt que rien ? Abrégé de sémiogénétique, *Signata* 2, 281–314.
- 2015. *Principia semiotica. Aux sources du sens*, Bruxelles.
- 2019. *Nouveau traité du signe visuel*, Paris.
- Hawkins, Bruce Wayne. 1985. *The Semantics of English Spatial Prepositions*, Trèves.
- Herkovits, Annette. 1986. *Language and Spatial Cognition. An interdisciplinary study of the prepositions in English*, Cambridge.
- Höfding, Harald. 1911. *La Pensée humaine. Ses formes et ses problèmes*, Paris (trad. fr. de l'original allemand de 1902).
- Klinkenberg, Jean-Marie. 2004. La Plasticité des catégories (1. Les catégories iconiques), dans : *Visio* 9, 3–4; 23–35.
- 2015. Aux sources du sens. Sensorialité et sémantique, dans : Alain Rabatel, Alice Ferrara-Léturgie & Arnaud Léturgie (éds.), *La sémantique et ses interfaces*, Actes du colloque 2013 de l'Association des Sciences du langage, Limoges, 243–262.
- Langacker, Ronald W. 1982. Space Grammar, Analysability, and the English Passive, dans : *Language*, 58/1, 22–80.
- Luciani, Annie. 1996. Du fil de la marionnette à la logique de l'informatique. Un nouvel art, une nouvelle maîtrise, dans : *Puck* 9, 63–67.
- Miller, George A. & Philip N. Johnson-Laird. 1976. *Language and Perception*, Cambridge.
- Pradines, Maurice. 1948. *Traité de psychologie générale*, Paris.
- Oudart, Paul (éd.). 1993. *La démarche chorématique*, Cahier du Centre d'études géographiques 1, Amiens.
- Vandeloise, Claude. 1986. *L'Espace en français. Sémantique des propositions spatiales*, Paris.
- 2001. *Aristote et le lexique de l'espace. Rencontres entre la physique grecque et la linguistique*, Stanford.
- Zelinky-Wibbelt, Cornelia (ed.). 1994. *The Semantics of Prepositions. From Mental Processing to Natural Language*, Natural language processing 3, Berlin & New York.